

faisant examiner la malade par un chirurgien expérimenté.

III.^e ORDRE.

Spasmes.

Le troisième Ordre des maladies *nerveuses* comprend les *maladies spasmodiques*, caractérisées par une grande irrégularité dans les mouvemens des muscles ou des fibres musculaires, sans aucune intervention de la volonté; à proprement parler, toutes les maladies sont en ce sens des maladies spasmodiques; mais on ne donne ce nom qu'aux maladies générales, dans lesquelles il n'y a ni fièvre, ni cachexie, et plus spécialement à celles dont un mouvement brusque, involontaire et violent des muscles fait le caractère principal.

On divise les maladies spasmodiques en trois faisceaux, selon qu'elles intéressent les muscles qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

I.^{er} FAISCEAU.

Des spasmes qui intéressent les fonctions animales.

Les principaux genres renfermés dans ce premier faisceau, sont : 1. les *Convulsions*; 2. les

Danse de St. Guy ; 3. l'Epilepsie, et 4. le Tetanos.

1.^{er} GENRE.

Les Convulsions.

Les *Convulsions* sont plutôt un symptôme d'autres maladies qu'une maladie distincte. Ce sont des mouvemens brusques, involontaires et souvent très-violens des muscles de la face, de la bouche, du col, ou des extrémités, mouvemens qui se font, pour l'ordinaire, à l'insçu du malade, en conséquence de quelque cause irritante, telle que la dentition, les vers, la peur, le chagrin, ou d'autres passions de nature à faire une impression vive et subite. Les maladies éruptives, et spécialement la petite vérole, occasionnent souvent aussi des convulsions, au moment où l'éruption se manifeste. Une extrême foiblesse, telle que celle qui est produite par une hémorragie excessive et subite, ou par les angoisses de la mort, est encore une cause fréquente de convulsions. D'un autre côté, la suspension ou la diminution subite d'une évacuation habituelle et périodique, telle que celle des règles, ou permanente, telle que la suppuration d'un cautère, ou d'un vieux ulcère, si on le guérit trop brusquement, en donne aussi quelquefois. Il en survient encore

de la même manière dans les maladies chroniques de la peau, telles que la teigne, la gale, les dartres, ou autres maladies de ce genre, lorsqu'on les traite imprudemment par des remèdes répercussifs, sans une préparation convenable, ou lorsque l'éruption disparaît naturellement d'une manière trop subite. Enfin, soit en conséquence d'un mauvais lait, ou de quelque dérangement dans les organes de la digestion, ou de quelque autre cause inconnue, les petits enfans y sont fort sujets dès les premiers jours de leur vie, et longtemps avant que l'on puisse les croire sous l'influence de la dentition, ou des vers. C'est surtout dans ces cas-là que la maladie peut être considérée comme une maladie distincte et idiopathique.

Dans tous les cas, si la cause occasionnelle du mal est apparente, il faut l'éloigner, la détruire, ou en prévenir le retour. Si elle est inconnue, ou qu'il ne soit pas en notre pouvoir de la faire cesser, il faut chercher à diminuer l'irritabilité en général par les antispasmodiques. Ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les fleurs de zinc (N.^{os} 18 et 19) et le bain tiède pour les enfans; le musc ou la valériane (N.^{os} 20 et 107), pour les adultes. Mais tous les autres, tels que l'æther, le castor, l'assa foetida,

la racine de pivoine , l'alkali volatil , l'opium , etc. (N.^{os} 16 , 74, 99, 100, 101, 102 et 103), peuvent être employés avec succès. Quelquefois , spécialement dans la petite vérole , il suffit d'exposer le malade à l'air froid pour faire cesser à l'instant les accidens convulsifs les plus formidables.

Quant aux prophylactiques , le kina et les bains froids sont les meilleurs , si l'on a lieu de présumer chez le malade de la foiblesse , ou un excès de mobilité , qui exige des toniques ; mais si au contraire , on a des raisons de craindre la pléthore , le régime antiphlogistique et la saignée générale ou locale sont nécessaires. L'application des sangsues derrière les oreilles est souvent , par exemple , un moyen très-efficace de rendre la dentition facile et moins dangereuse. Enfin , si l'irritation est de nature à être rappelée et concentrée à la surface , les vésicatoires , les sétons , les cautères et les différens genres d'exutoires sont les remèdes les plus convenables.

Une espèce de convulsions assez fréquente , c'est la *crampe* , ou contraction permanente de certains muscles , accompagnée de douleurs plus ou moins vives dans le muscle affecté. Elle survient quelquefois de jour , mais plus ordinairement de nuit , et pendant le sommeil ;

toutes les parties du corps peuvent en être affectées, mais symptomatiquement; la crampe proprement dite n'attaque guère que le gras de jambe, les orteils, ou les doigts. On la fait cesser en exposant au froid la partie affectée; et surtout en l'appuyant contre quelque corps dur. Et pour en prévenir le retour, on peut avoir recours aux antispasmodiques toniques, tels que le kina, la valériane, les fleurs de zinc, et l'oxide noir de manganèse (N.º 104), qui m'a réussi dans deux ou trois cas graves, dans lesquels d'autres remèdes avoient échoué.

Dans le *Tic douloureux*, espèce de crampe qui se manifeste pour l'ordinaire à la joue, qui ne se guérit guères que par le temps, et n'admet en fait de remèdes, que des palliatifs et des calmans, tels que l'opium et les narcotiques, on a proposé la section du nerf aboutissant aux muscles affectés. Mais outre qu'on risqueroit par-là de les paralyser, on n'est pas toujours assez sûr du nerf qu'il faudroit couper, pour détruire complètement leur sensibilité, et souvent elle est excitée par des nerfs collatéraux, qu'il ne seroit pas facile d'atteindre par cette opération.

2.^d GENRE.*La danse de St. Guy.*

La *Danse de St. Guy*, ou *Chorea*, est une maladie qui n'affecte guères que les jeunes gens dans l'âge de puberté, ou un peu au-dessous, mais qui dure quelquefois fort au-delà de cet âge, et qui leur fait faire des mouvemens fort extraordinaires, brusques, irréguliers et presque ridicules, quand ils veulent saisir quelque chose, marcher ou parler. On diroit qu'ils dansent, gesticulent et font les badadins. Cette maladie affecte souvent un côté du corps plutôt que l'autre. Quelquefois aussi elle est générale, et quand elle acquiert beaucoup d'intensité, les soubresauts qui la caractérisent se rapprochent beaucoup, par leur violence et leur durée, des convulsions proprement dites; mais elle ne procure d'ailleurs jamais aucun assoupissement. Dans un degré très-léger, elle ne se manifeste que par des *tics* et des *grimaces* ou mouvemens à demi-volontaires, fréquemment répétés, sans aucun but, et qui deviennent facilement habituels.

Si la volonté fortement excitée par quelque moyen moral, n'est pas suffisante pour les réprimer (1), ou si la maladie est complète, les

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 31, où après avoir rappelé la belle cure de ce genre que fit

principaux remèdes à employer sont les antispasmodiques toniques, tels que le bain froid par immersion, la valériane et les fleurs de zinc.

Boerhaave dans l'hôpital des enfans trouvés à Harlem, je rapporte le cas suivant, qu'il n'est pas inutile de transcrire ici. Un jeune homme de 12 à 13 ans, demeurant chez une dame sujette à de violens spasmes hystériques, dont il étoit plusieurs fois le témoin, en fut tellement frappé qu'il me demanda un jour, avec un air de terreur, si ce n'étoit pas là ce qu'on appeloit le mal caduc. Deux ou trois jours après, je me trouvois avec lui en grande compagnie. Permettez monsieur, me dit la dame, que je vous consulte pour le jeune B. : depuis quelques jours il est sujet à une maladie singulière; c'est une palpitation extrêmement violente dans la joue droite, qui revient fréquemment dans le jour, dure quelques minutes, et se termine par une grande quantité d'écume qui lui sort par la bouche. Je compris à l'instant que l'imagination du jeune homme avoit été frappée, et qu'un remède moral réussiroit probablement mieux que des drogues. En vérité, Monsieur, lui dis-je devant tout le monde et en élevant la voix, après l'explication que je vous avois donnée l'autre jour, je n'aurois pas cru cela de vous. Comment n'avez-vous pas honte d'avoir une maladie de femme? Ne savez-vous pas que les hommes qui se permettent de semblables simagrées, sont les jouets de leurs camarades, et qu'ils n'osent plus se montrer dans la société? Mais Monsieur, dit le jeune homme en pâlisant, ces palpitations viennent malgré moi. Il ne dépend pas de moi de les arrêter. Comment, Monsieur! repartis-je, préten-

5.^e GENRE.*De l'Epilepsie.*

L'*Epilepsie* est, à proprement parler, une maladie comateuse, revenant par accès, dans chacun desquels le malade tombe dans un assoupissement profond qui lui ôte tout sentiment, et qui est accompagné de mouvemens convulsifs dans toutes les parties du corps, tels que pour l'ordinaire, il se mord la langue jusqu'au sang, et qu'il lui sort de la bouche une grande quantité d'écume. Ces accès viennent quelquefois tout d'un coup, sans être précédés par aucun symptôme. Plus communément, ils s'annoncent un peu d'avance par des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens,

dez-vous donc me faire croire cela, à moi qui vois tous les jours les femmes les plus délicates surmonter ces accidens, quand elles le veulent bien? Sachez qu'il ne faut pour cela qu'un grand effort de volonté; et si vous n'en avez pas le courage, si vous n'en sentez pas la nécessité, voici ce que j'ai de mieux à vous conseiller; à l'instant où vous vous apercevez que vous allez avoir une de ces palpitations, croyez-moi, courez vite à votre chambre, enfermez-vous y, jetez-vous sur votre lit, et prenez garde que personne ne vous voye, car tout le monde se moqueroit de vous. Le jeune homme se le tint pour dit et n'eut plus aucun accès.

et quelquefois par une sensation particulière, comme d'une crampe, ou d'un vent frais qui remonteroit de l'extrémité d'un doigt ou d'un orteil, le long du bras, ou de la jambe, jusqu'à la tête, sensation qu'on a appelée *aura epileptica*. On peut quelquefois dans ces cas-là prévenir l'accès par une ligature faite sur le bras, ou sur la jambe, au moment où l'*aura* commence, et assez serrée pour arrêter la circulation dans le membre affecté, et intercepter la communication des nerfs avec le cerveau (1).

(1) En voici un exemple remarquable, qui montre en même tems, 1.^o que, comme je le dis plus bas, les funestes effets d'un coup sur la tête ne se manifestent souvent que très-long-temps après; 2.^o que l'*aura epileptica* n'est pas toujours une preuve que la cause irritante est éloignée du cerveau, et que même dans les cas où elle dépend uniquement d'une affection organique de la tête, la ligature peut néanmoins avoir un succès plus ou moins durable. — Un ancien militaire, qui s'étoit trouvé en 1755 à la bataille de Rosbach, et qui y avoit reçu sur la tête un coup de sabre, dont il se croyoit bien guéri, me consulta en 1775 pour des crampes qu'il éprouvoit assez fréquemment depuis quelques mois seulement au petit doigt de la main droite. Je lui prescrivis quelques remèdes qui n'eurent aucun succès. Les crampes augmentèrent en fréquence et en intensité. Elles s'étendirent d'abord jusqu'au poignet, puis jusqu'au coude, ensuite jusqu'à l'épaule, et enfin jusqu'à la tête, en remontant toujours depuis le

Souvent encore les accès ne reviennent que la nuit, et lors même qu'ils surviennent aussi le jour, le malade y est plus disposé après le

petit doigt, comme dans l'*aura epileptica*. Effectivement, lorsqu'elles arrivoient à la tête, il tomboit sans connoissance, et entroît en convulsions. Cela me fit espérer que si l'on pouvoit arrêter ces crampes dans leur cours par une forte compression, on prévien-droit peut-être l'accès épileptique. En conséquence de cette idée, je lui fis faire un cordon tel qu'en en tirant l'extrémité qui demeurait suspendue entre le gilet et la chemise, on serroit fortement le bras en deux en-droits, savoir entre l'épaule et le coude, et entre le coude et le poignet, au point d'arrêter complètement le poulx de ce côté. L'occasion d'en faire usage ne tarda pas à se présenter, et cette première expérience réussit fort bien. L'accès commença, comme à l'ordinaire, par une crampe au petit doigt, laquelle remonta jus-qu'au poignet. Le malade tira alors son cordon, et la crampe cessa sans passer outre. Quelque temps après, un second accès se manifesta de la même manière, et fut aussi arrêté par le cordon; bref, tous les accès sub-séquens furent pendant deux ou trois ans arrêtés de même. Le malade jouissoit du plaisir de pouvoir aller partout, sans crainte d'une attaque. Dès qu'il sentoit la crampe du petit doigt, il tiroit son cordon, sans que personne s'en aperçut, et les symptômes précurseurs du mal se calmoient à l'instant, sans qu'il en éprouvât jamais aucun inconvénient. Le cordon, son fidèle gar-dien, ne l'abandonnoit pas même la nuit, et s'il lui arrivoit d'être réveillé par une crampe, il en arrêtoit

sommeil que dans aucun autre moment. Ces accès sont quelquefois si légers qu'ils se bornent à une légère absence d'esprit, communé-

aussitôt les progrès. Malheureusement un jour qu'il étoit à Lyon avec quelques amis, il oublia le régime qui lui avoit été prescrit. Il fit une débauche de pâtés d'anguilles. Il mangea beaucoup et but à proportion. Il eut une forte indigestion, au milieu de laquelle il eut une violente crampe. L'ivresse lui fit oublier son cordon. La crampe augmenta, remonta au coude, puis à l'épaule et enfin à la tête. Il perdit connoissance et eut une forte attaque de convulsions. Dès ce moment, le cordon devint inutile. Il perdit toute son influence sur les accès. Il ne les arrêta plus, ils se succédèrent enfin fréquemment, toujours sous la forme épileptique, et commençant toujours par des crampes au petit doigt de la main droite. En même temps le malade s'affoiblissoit peu à peu de ce côté, prenant une apparence paralytique, traînant un peu la jambe, et ayant de la peine à se servir de sa main. Le 9 mars 1784, il eut même une attaque complète de paralysie de la langue et du bras gauche. Ils'en remit jusqu'à un certain point; mais il étoit encore bien foible, et sa mémoire paroissoit avoir beaucoup souffert, au point d'avoir bien de la peine à trouver ses expressions. Il languit encore un an dans cet état d'infirmité. Enfin le 25 mars 1785, il mourut dans un accès de fièvre carotique. — A l'ouverture, nous trouvâmes d'abord, sur l'os pariétal du côté gauche la trace du coup de sabre que le malade avoit reçu jadis; précisément à l'endroit correspondant de l'intérieur du crâne, nous vîmes sur l'os une pro-

ment accompagnée de quelques légers spasmes dans les yeux, ou dans les muscles du col, symptômes qui ne durent qu'une ou deux minutes. Mais quelquefois le malade est tourmenté par les convulsions les plus violentes. Il pousse des cris aigus, ou plutôt des hurlemens, et se débat avec fureur, jusqu'à ce qu'enfin il survienne un assoupissement léthargique, qui dure plus ou moins long-temps, et qui termine l'accès. Quelquefois il se renouvelle très-fréquemment pendant plusieurs jours de suite, laissant après cela de longs intervalles, parfaitement lucides. Plus ordinairement, l'attaque se borne à un seul accès, qui revient plus ou moins fréquemment, mais avec des intervalles égaux.

L'épilepsie est souvent produite ou par quel-

tubérance inégale, avec une apparence de carie, et immédiatement au-dessous de la dure-mère, dans ce même endroit, une tumeur sanguine, de la grosseur d'une très-grosse pomme, molle, et à peu près de la consistance et de la couleur de la rate, recouverte d'une fine membrane, à demi transparente. Cette tumeur s'étoit fait un lit dans le cerveau, dans la substance duquel elle pénétoit presque jusqu'à la base du crâne, comprimant extrêmement le ventricule latéral gauche, tandis que le droit, qui étoit très-dilaté, contenoit, ainsi que les autres ventricules, une grande quantité de sérosité limpide. Toutes les autres parties du cerveau, et tout le reste du corps étoient sains.

que violence extérieure , dont les suites ne se manifestent quelquefois que long-temps après , ou par les mêmes causes qui produisent les convulsions , ou par un travail forcé de l'esprit , ou simplement par l'âge qui accumulant le sang dans les veines en rend le retour au cœur plus difficile. Aussi voit-on fréquemment des vieillards de 60 ans et au-dessus , devenir épileptiques , quoiqu'ils n'aient eu aucune atteinte de ce mal dans leur enfance. Les enfans y sont cependant plus sujets par une suite de leur excessive irritabilité , qui les rend plus susceptibles de toutes les impressions vives , telles , par exemple , que celle de la peur , qui est une des causes les plus fréquentes de cette maladie.

Quant au pronostic , on distingue communément les épilepsies qui ne proviennent que d'un excès d'irritabilité , de celles qui dépendent de quelque affection organique. Celles-là sont regardées comme susceptibles de guérison , celles-ci comme incurables. Cette distinction , juste en elle-même , ne m'a pas paru fondée sur des caractères faciles à reconnoître. Lorsque la maladie dure trop long-temps , résiste aux remèdes , altère dans les intervalles les facultés intellectuelles , (altération qui va quelquefois jusqu'à une imbécillité complète) lors surtout qu'elle paroît avoir pour cause première

quelque coup violent sur la tête, on regarde généralement cette maladie comme étant de la dernière espèce, on s'attend à voir périr le malade par quelque accès qui, plus violent que les autres, dégénère en une apoplexie mortelle, et à trouver à l'ouverture quelque engorgement dans les vaisseaux du cerveau, quelque épanchement de sang, de pus, ou de sérosité dans ses cavités, quelque tumeur dans sa substance, ou quelque autre affection visible ou palpable, de nature à le comprimer, et à l'irriter mécaniquement. Mais j'ai vu des épileptiques dans lesquels la maladie se manifestoit avec tous ces caractères, et qui cependant se sont parfaitement et solidement guéris. J'en ai vu d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur, mais à l'ouverture desquels on n'a trouvé aucun engorgement, aucun épanchement, aucune altération visible des organes (1). J'en ai vu enfin pour

(1) J'en citerai un exemple remarquable. Un enfant de sept ans, très-robuste, né de parens très-sains, élevé à la campagne et très-bien portant, fit une chute de 20 à 25 pieds de hauteur dans une grange. Il tomba sur du foin, et ne se fit pas beaucoup de mal en apparence. Il en fut quitte pour un léger étourdissement, dont il se remit assez promptement. Sept ans se passèrent, pendant lesquels il jouit de la meilleure santé. A l'âge de 14 ans il commença à avoir des absences,

lesquels on n'avoit aucune raison de soupçonner rien de pareil , et qui se sont trouvés cependant avoir une affection organique bien marquée et

qui, malgré tous les remèdes , dégénérèrent peu à peu en de véritables accès d'épilepsie. Ces accès , qui revenoient à peu près toutes les six semaines , allèrent graduellement en augmentant de violence, au point d'être alors continuels pendant huit jours , pendant lesquels le malade étoit alternativement atteint de convulsions terribles, et d'un délire furieux, qui obligeoit ses parens à l'enfermer pendant ce tems-là dans une chambre garnie de tous côtés de matelas , de peur qu'il ne se cassât la tête contre les murailles. Dans les cinq semaines d'intervalle , il étoit assez bien , quant au corps ; mais ses facultés intellectuelles s'affoiblissoient toujours davantage , il perdoit de plus en plus la mémoire, et tomboit graduellement dans une imbécillité complète , lorsqu'il mourut enfin dans un accès plus violent que les autres , à l'âge de 25 ans. La longue durée de cette maladie , son augmentation graduelle, malgré tous les remèdes , la violence des accès , qui alloit toujours en croissant , la dégradation successive des facultés intellectuelles , ne me laissoient point douter qu'à l'ouverture on ne trouvât quelqu'affection organique, que je croyois pouvoir attribuer à la chute grave que le malade avoit faite dans son enfance , quelque antérieure qu'elle fut à la maladie ; mais nous ne trouvâmes rien , tout le corps étoit dans un état parfaitement sain , et la beauté de l'organisation de ce jeune homme étoit telle qu'il auroit pu servir de modèle pour une description anatomique. Seulement les deux nerfs optiques étoient

considérable. J'estime donc que le médecin n'a aucun moyen sûr de décider la question d'après les symptômes, et que s'il n'a pas le plaisir de pouvoir, en aucun cas, se flatter à coup sûr de guérir son malade, il ne doit jamais non plus en désespérer. Car il est de fait que quoique l'épilepsie résiste souvent à tous les remèdes, on a cependant un très-grand nombre d'exemples de guérison opérées dans des cas, même en apparence très-alarmans, ou spontanément et avec le temps, ou par une fièvre intermittente qui en suspend pour l'ordinaire les accès, et qui, si elle dure long-temps, est peut-être le meilleur de tous les remèdes, ou enfin par les secours de l'art.

Dans tous les cas, après avoir attaqué les causes prédisposantes ou occasionnelles par la saignée, les sangsues, les vésicatoires, les purgations, les vermifuges, etc., il faut avoir recours successivement à différens antispasmodiques, jusqu'à-ce qu'on en trouve un assez efficace pour rendre les accès moins fréquens et moins violens, et alors il faut le continuer ré-

entourés d'une couche pierreuse et calcaire, comme du tuf, d'une ligne d'épaisseur, dans la longueur d'un ponce, ou environ, avant leur entrée dans l'orbite. Cependant le malade avoit la vue très-bonne, et l'on ne s'étoit jamais aperçu d'aucune altération à cet égard.

gulièrement et long-temps de suite jusqu'à la guérison complète du malade. Ceux qui m'ont le mieux réussi sont la valériane, les fleurs de zinc, le cuivre ammoniacal (N.° 105), et la pierre infernale, ou nitrate d'argent (N.° 106), en doses graduellement augmentées. S'il survient une fièvre intermittente, il faut bien se garder de la couper, à moins que les accès n'augmentent graduellement d'intensité, ne se compliquent de quelques symptômes de malignité, ou ne dégèrent enfin en fièvre carotique : le régime doit être dirigé selon les apparences de pléthore ou de faiblesse.

4.° GENRE.

Du Tetanos.

Le *Tetanos* est une maladie formidable qui se manifeste par un serrement de la mâchoire, suivi d'une rigidité permanente dans les muscles du col, du dos et du ventre, avec de fréquentes secousses convulsives des muscles affectés, souvent une grande difficulté à avaler, et de grandes angoisses, au milieu desquelles le malade meurt communément dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois la maladie se prolonge, et laisse même de bons intervalles, mais elle n'en est pas moins mortelle. Il est très-rare qu'on la guérisse.

On n'a donc encore que quelques indices sur le meilleur traitement à suivre quand elle est déclarée. D'abord le bain tiède, qui paroîtroit bien indiqué, m'a paru, ainsi qu'à d'autres praticiens, décidément nuisible. Les antispasmodiques les plus actifs et les plus poignans, tels que le musc, l'æther, l'alkali volatil, etc. n'ont aucune prise sur la maladie. Les seuls qui m'aient paru avoir quelque succès sont l'opium et le mercure, mais seulement en très-grandes doses (1). Car un des moyens les plus sûrs de reconnoître le caractère du tetanos dans une affection douteuse, c'est l'essai de l'opium, en doses graduellement et rapidement augmentées. On le supporte en doses incomparablement plus grandes dans cette maladie que dans toute autre circonstance. Je crois, sans pouvoir l'affirmer positivement, qu'il en est de même du mercure. Mais soit que le cours de la maladie soit trop rapide, pour que ces remèdes aient le temps d'agir, soit que la difficulté d'a-

(1) J'ai vu en 1774 un exemple mémorable d'une guérison de ce genre, opérée par l'opium et le mercure en grandes doses, dans une jeune fille de 13 à 14 ans. M. le Dr. De La Roche, qui la soignoit avec moi, en a publié l'histoire en détail dans le *Journal de médecine* de M. Roux. J'en ai parlé dans la *Bibl. Britann. Sc. et Arts*, vol. XXXVII. p. 107 et m.

valer empêche de les administrer comme il faut, soit qu'enfin le mal soit supérieur à tous les moyens de guérison, il est rare qu'on en trouve aucun qui réussisse (1).

C'est donc vers les *causes occasionnelles* du *tétanos* que doit être principalement dirigée l'attention du Médecin, pour tâcher de le prévenir. Or, voici celles que j'ai eu occasion d'observer.

1.° Les *Blessures avec contusion*, ou dé-

(1) Cependant il faut distinguer ici le *tétanos général*, qui est presque toujours incurable, du *trismus*, ou simple serrement spasmodique de la mâchoire, lequel en est ordinairement le premier symptôme, mais qui est souvent susceptible de guérison, pourvu que l'on emploie les remèdes à temps, et avant que le mal gagne le reste du corps. Outre l'emploi tant extérieur qu'intérieur de l'opium et du mercure, un autre moyen qui paroît avoir bien réussi dans ces cas là, mais auquel je n'ai pas encore eu occasion d'avoir recours, c'est le bain froid, ou plutôt les aspersions répétées d'eau froide sur tout le corps. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVII, p. 99. — Je ne sais s'il réussiroit dans cette espèce de *trismus*, auquel les enfans qui viennent de naître sont très-sujets dans les climats chauds, et dont j'ai vu quelques exemples même à Genève, quoique bien rares. J'ai guéri un ou deux enfans, qui en étoient légèrement atteints, et cela par de simples antispasmodiques; mais pour l'ordinaire il est très-promptement mortel, vu l'impossibilité où est le malade d'ouvrir la bouche et d'avaler.

chirement de quelque nerf, aponévrose ou tendon; les fractures compliquées, et les blessures avec une arme à feu sont sous ce rapport plus dangereuses que celles qui sont faites à l'arme blanche, ou avec un instrument tranchant. Le tetanos se manifeste ordinairement dans ces cas-là au 10.^e ou 11.^e jour, quelquefois sans aucun symptôme antérieur, qui ait pu le faire prévoir, mais souvent aussi après avoir été précédé pendant quelques jours de soubresauts dans le membre blessé. Dans le pansement de ces plaies, on doit donc avoir grand soin de couper les nerfs et les tendons offensés, de bien débrider la plaie, de fendre les aponévroses trop tendues, et de ne laisser aucun foyer d'irritation. A la première apparence de soubresauts, ou de serrement dans la mâchoire, il faut donner l'opium et le mercure en grandes doses, panser la plaie avec une forte décoction d'opium, et l'examiner fréquemment et avec soin pour enlever les esquilles et autres causes d'irritation qui pourroient avoir échappé au premier pansement. Si malgré cette attention, le tetanos se manifeste, l'amputation, quoique rarement utile, réussit cependant quelquefois (1), et comme dans un cas aussi désespéré

(1) J'en ai cité un exemple dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. XXXVII, p. 113.

c'est, pour ainsi dire, l'unique ressource, il ne faut pas hésiter d'y avoir recours.

2.^o Les *piqûres* pénétrant dans une aponevrose ou dans un tendon produisent souvent des contractions et des soubresauts qui menacent de tetanos. Les fumigations d'huile sont en pareil cas le meilleur remède. Je les ai vues opérer merveilleusement bien, et résoudre sur-le-champ le spasme.

3.^o La compression ou le tiraillement de quelque nerf compris dans une *ligature*, soit après l'amputation d'un membre, soit après l'opération pour une hernie épiploïque. Il faut donc autant que possible éviter les ligatures en masse.

4.^o L'irritation d'un nerf dans son cours par le *passage du pus*. J'ai vu des coliques inflammatoires qui s'étoient terminées par la suppuration, et dans lesquelles l'irritation du nerf sciatique par le passage du pus dans l'intestin rectum où il s'étoit fait jour, a produit pendant long-temps dans les jambes des crampes effroyables, au point même de disloquer les os. J'ai vu encore un homme qui pour avoir négligé une fluxion provenant d'un engorgement inflammatoire dans une des glandes parotides, et s'être imprudemment exposé à l'air froid, périt de tetanos et d'empyeme; à l'ouverture on trouva dans la poitrine une grande

quantité de pus qui y avoit filtré du foyer principal, le long de la trachée artère.

5.^o Quoiqu'en puissent dire les dentistes, et quelque inconnue que soit encore la cause de ces accidens, j'ai vu le tetanos survenir à la suite de l'insertion des *dents à pivots*, même lorsque cette opération n'avoit été ni accompagnée ni suivie d'aucune douleur. J'ai lieu de croire qu'on éviteroit ce malheur en se garantissant soigneusement du froid, et en fixant la dent de manière à pouvoir l'ôter tous les jours pendant la nuit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aux premières apparences de la maladie, il faut à l'instant même ôter les dents suspectes.

6.^o Enfin, j'ai vu, comme d'autres praticiens, le tetanos produit sans aucune blessure ou irritation apparente, pour s'être livré au sommeil dans le gros de l'été sur *l'herbe fraîche*; et cette espèce ne m'a pas paru moins dangereuse que les autres.

De l'Hystérie et de l'Hydrophobie.

Quoique l'hystérie et l'hydrophobie affectent pour l'ordinaire les organes de nos fonctions naturelles, puisque dans l'une et dans l'autre l'œsophage paroît être le principal siège des spasmes qui les caractérisent, il convient cependant de les placer à côté des maladies spasmo-

diques qui intéressent particulièrement les fonctions animales , parce qu'elles ont plus d'affinité avec ces maladies, soit par la généralité de leurs symptômes , soit par leur influence directe sur les organes immédiats du sentiment et du mouvement , qu'avec celles qui troublent spécialement les fonctions vitales et naturelles.

5.^e GENRE.

De l'Hystérie.

L'*Hystérie* est une maladie rare chez les hommes , mais très-commune parmi les femmes , surtout parmi celles qui ont été accoutumées dès leur enfance à mener une vie molle , et à croire qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'une grande sensibilité. C'est de toutes les maladies la plus irrégulière et la plus variée. Elle prend toutes sortes de masques , présente souvent les symptômes les plus bizarres et les plus extraordinaires , se complique avec toutes sortes de maux , et se fortifie tellement par l'habitude qu'elle produit enfin une disposition permanente à des spasmes que les moindres causes provoquent , et qui modifie toutes les maladies accidentelles.

Voici sa marche régulière. La malade éprouve d'abord un sentiment pénible de crampe et de mal aise à l'estomac , comme si une boule se

remuoit dans son ventre. Tout-à-coup elle sent cette boule remonter à son col, s'y fixer, et lui ôter la faculté de parler, d'avaler et même de respirer. C'est ce qu'on appelle *le globe hystérique*. Bientôt la boule semble se partager en deux, et montant de chaque côté de l'occiput elle va se fixer sur le sommet de la tête comme un *clou* très-douloureux. Alors la malade paroît s'assoupir. On diroit qu'elle a perdu toute connoissance. Cependant pour l'ordinaire elle voit, elle entend, elle jouit de tous ses sens; mais elle est immobile, si ce n'est que par momens elle a des soubresauts et des contorsions qui dégénèrent quelquefois en d'épouvantables convulsions.

La longueur de l'attaque est fort inégale. Tantôt elle ne dure que quelques minutes, tantôt plusieurs heures. Enfin la malade éprouve un besoin pressant de pleurer ou d'uriner. Elle verse un torrent de larmes avec des sanglots et des gémissemens, interrompus quelquefois par des éclats de rire immodérés sans aucune cause; ou bien elle remplit un pot de chambre d'urines crues et limpides comme de l'eau; ou bien encore, mais plus rarement, une selle copieuse et en diarrhée en tient lieu. Après l'évacuation l'attaque finit tout d'un coup; mais la moindre

cause, un son imprévu, un mot, un regard, suffisent pour la renouveler.

Quelquefois l'attaque se borne au spasme de l'œsophage ou du gosier, avec plus ou moins d'angoisses. Souvent ce sont de simples secousses convulsives, locales, dans la mâchoire, la paupière, l'une des extrémités, ou générales par tout le corps; ou bien ce n'est qu'une crampe violente dans un point déterminé de la tête, ou des éblouissemens et des vertiges, que j'ai vu portés au point de faire pirouetter la malade sur elle-même long-temps de suite, ou un assoupissement plus ou moins complet, pendant lequel tantôt les membres retiennent la situation qu'on leur donne (c'est ce qu'on appelle *catalepsie*), tantôt la malade conserve sur ses actions un empire qui retrace tous les prodiges du *somnambulisme*, tantôt enfin le mouvement du cœur s'affoiblit au point de produire une vraie *asphyxie*.

Les facultés de l'ame participent à ce désordre. La malade est dans une sorte de délire qui tantôt la fait parler avec incomparablement plus de volubilité, de précision et de saillies qu'à l'ordinaire, tantôt lui ôte la mémoire et la jette dans une apparence d'imbécillité, mais presque toujours la fait passer rapidement de la gaieté la plus exaltée à la plus profonde tris-

tesse, et réciproquement. Elle est alternativement remplie de courage et de force ou de pusillanimité et de crainte. Elle chante, elle pleure, elle rit, presque dans le même instant.

Souvent aussi l'hystérie se cache sous la forme d'une autre maladie en apparence très-différente. Je l'ai vue se manifester avec les caractères d'une fièvre tierce, continue ou inflammatoire, produire des hémorragies évidemment influencées par les passions, ressembler à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la danse de St. Guy, au tétanos, à l'asthme, à la coqueluche, à la folie, produire la jaunisse, et même des tumeurs squirrheuses. En un mot, il n'est presque point de maladie, dont celle-ci ne prenne quelquefois le masque, et ce n'est que par l'événement et la disposition habituelle de la malade qu'on peut l'en distinguer.

Quant aux causes qui la produisent, il est difficile de distinguer ici les causes prédisposantes des causes occasionnelles proprement dites. Les premières, qui ne font qu'augmenter la mobilité, agissent souvent avec tant de force que les stimulans naturels les plus ordinaires et les moins aperçus suffisent pour la mettre en jeu. L'action des secondes, qui produisent directement le spasme, donne lieu, quand elle est fréquemment répétée, à une prédisposition

réelle et indépendante de tout autre agent , par l'effet seul de l'habitude. En général , les affections hystériques sont presque toujours le résultat immédiat ou éloigné de l'une ou l'autre de ces quatre causes :

1. *Les émotions de l'ame* subites et imprévues. Souvent on s'y trompe , parce qu'on n'aperçoit aucune proportion entre la cause et l'effet. C'est qu'il ne faut calculer l'intensité de ces émotions que d'après le genre de sensibilité de l'individu qui les éprouve. Or cette sensibilité étant pour l'ordinaire passive plutôt qu'active , fait naître le désir d'intéresser et d'attirer sur soi l'attention des autres , bien plus qu'elle n'inspire une tendre compassion pour les malheureux , jointe à un besoin pressant de les secourir , sans aucun retour sur soi-même : d'où il suit que la susceptibilité de l'égoïsme concentré , les ressentimens de l'amour jaloux ou mal partagé , ceux de la vanité offensée , de la coquetterie humiliée , et plus fréquemment encore un saisissement de peur ou de crainte personnelle ont communément bien plus d'influence à cet égard que les élans généreux de la philanthropie et de la pitié , qui pourtant produisent aussi quelquefois de semblables effets.

2. *L'imitation.* On a souvent remarqué dans les hôpitaux et dans les nombreuses assem-

blées de femmes, que si l'une d'entr'elles prend inopinément des maux de nerfs, quelques-unes des autres, et quelquefois toutes sont saisies successivement des mêmes accidens, de la même manière que dans une grande compagnie il suffit souvent que quelqu'un baille pour faire bailler tout le monde. C'est par une suite de ce penchant à l'imitation que l'épilepsie et les autres maladies nerveuses ont souvent été regardées comme contagieuses. Un grand effort de volonté suffit pour l'ordinaire pour réprimer ce penchant; mais cet effort n'est pas toujours facile à obtenir, et passé le premier moment on n'est plus à temps d'arrêter les mouvemens qu'il auroit pu prévenir (1).

3. Tout ce qui fatigue, épuise ou *relâche* subitement, comme une course forcée, une attention trop soutenue à quelque objet capable d'émouvoir les passions, de grandes évacuations, un manque subit de tension, un relâchement habituel de la matrice, etc.

4. Enfin, toutes les causes d'*irritation*, soit à l'intérieur, telle que la pléthore, les vers, les alimens indigestes, etc. soit à l'extérieur, telles que les sensations brusques et vives, ou seulement les impressions qui les rappellent.

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 71.

Traitement. Les moyens moraux de guérison ont souvent ici plus d'efficacité que les drogues. Dans les grandes calamités publiques, ces maladies sont beaucoup plus rares que dans les temps prospères et tranquilles. Les malheurs particuliers ont souvent le même effet (1). Tout

(1) Est-ce à la révolution, aux malheurs publics et particuliers qu'elle a produits, à l'extrême agitation dans laquelle se trouvoit depuis quelques années notre république avant sa réunion, ou à quelque autre cause inconnue qu'on peut attribuer la grande diminution de fréquence des affections hystériques parmi nous depuis 20 ans? Je l'ignore; mais le fait est certain, et les 20 dernières années de ma pratique ne ressemblent absolument point à cet égard aux 20 premières. Autrefois j'étois presque tous les jours appelé à donner mes soins à quelque femme atteinte de grands accès d'hystérie, tels que je viens de les décrire; aujourd'hui rien n'est plus rare, et ceux de mes collègues, qui ont pu voir les deux périodes dont je parle, ont fait la même observation. Cependant je n'aperçois dans nos mœurs et dans notre manière de vivre aucun changement essentiel, auquel on puisse attribuer cette rareté actuelle des maladies nerveuses, si ce n'est peut-être que l'éducation morale des jeunes filles s'est perfectionnée; on attache bien moins de prix qu'autrefois à une excessive sensibilité; les intrigues amoureuses sont devenues bien moins fréquentes; on n'entend presque plus parler d'inclinations malheureuses, ni de mariages désunis dans les premières classes de la société; ce n'est guère que dans les classes inférieures que ces sortes

ce qui donne de l'activité à l'ame , et la dirige vers un but utile et suivi, tend à diminuer cette excessive mobilité qui n'est jamais qu'une source de malheur tant pour la femme qui l'éprouve que pour ceux qui l'entourent. C'est peut-être sous ce point de vue, plus que sous celui de l'amour satisfait, que le mariage est souvent un excellent remède.

Les médecins n'ont guères à leur disposition que les *moyens physiques*. La *saignée* et les *sangsuës* sont quelquefois nécessaires; mais il ne faut y avoir recours qu'avec réserve pour ne pas trop affaiblir la malade , et uniquement en cas de pléthore évidente. J'en dis autant des *vomitifs*, des *purgatifs*, des *vermifuges*, et autres moyens de remédier aux causes prédis-

d'événemens sont encore assez fréquens; aussi voit-on encore là, et parmi les paysans, dont l'éducation est bien moins soignée, quelques affections hystériques assez graves. Elles ont presque entièrement disparu parmi les gens bien élevés. — Quoi qu'il en soit, je le répète, d'autres maladies, telles que les inflammations, le rachitisme, les scrophules, sont aussi devenues beaucoup moins fréquentes, tandis que le croup, l'hydrocéphale, les fièvres malignes, se sont certainement bien multipliées parmi nous. J'ignore à quoi tiennent ces différences, et je ne saurois trop inviter les médecins qui me succéderont à en étudier avec soin la marche et les causes.

posantes et occasionnelles bien démontrées. L'effet heureux des *vésicatoires* est souvent plus moral que physique. Indépendamment de ces moyens qui ne peuvent être considérés que comme des auxiliaires, les remèdes propres à l'hystérie sont les *antispasmodiques* et les *toniques*. Dans le temps des attaques, il faut donner la préférence aux antispasmodiques les plus poignans, et dont l'effet est le plus prompt, tels que l'eau de fleurs d'orange, les liqueurs æthérées, l'alkali volatil, le musc, l'assa-fœtida, la teinture de valériane ou de castor (N^{os}. 107 et 108). L'odeur du papier brûlé, ou d'une chandelle qui s'éteint, ou de quelque autre substance fétide suffit quelquefois pour mettre fin à l'attaque; mais si la malade souffre beaucoup, ou que les convulsions soient opiniâtres, il faut avoir recours à l'opium. Dans les intervalles, l'indication essentielle est de diminuer la mobilité par les toniques proprement dits, tels que le kina, le bain froid, les amers (N^o. 109), l'exercice, et par ceux des antispasmodiques qui jouissent jusqu'à un certain point de la même propriété, tels que les différens oxides métalliques, la valériane, l'eau oxigénée, etc. ou ceux dont l'effet est plus permanent, tels que le camphre, et les gommés fétides, le galbanum, la myrrhe, le sagapenum,

Passa-foetida (N.° 110), etc. — Le *bain tiède* n'est utile que dans l'accès même, ou dans les intervalles, lorsque les accès sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que le premier ne puisse pas être terminé avant que le second survienne, ou bien encore lorsque le mal tient évidemment à quelque cause irritante de nature à produire plutôt une tension permanente que l'atonie, qui est toujours le résultat subséquent d'une irritation momentanée.

Mais lorsque le mal tient à des causes morales, tous les remèdes échouent complètement, à moins qu'ils ne soient secondés par un changement essentiel dans la manière de vivre, de penser, et de sentir.

6.^e GENRE.

De l'Hydrophobie.

L'*hydrophobie* est une maladie contagieuse (1), provenant de la morsure d'un animal en-

(1) Elle ne l'est qu'à la manière de la vaccine, c'est-à-dire, qu'elle ne se transmet jamais que par une espèce d'inoculation, par la morsure d'un animal enragé. Je doute qu'il y ait aucun exemple bien attesté de sa transmission par d'autres moyens. Sauvages parle de sa communication par un simple contact et sans morsure; mais cela me paroît fort douteux, car j'ai vu les parens

enragé, et qui a pour caractère principal la crainte de l'eau ou plutôt de toute espèce de boisson. Au moment où la maladie se déclare, c'est-à-dire, environ quarante jours après la morsure, et quelquefois plus tard, le malade sent la douleur et l'inflammation de ses plaies se ranimer. Il éprouve des frissons, des maux de cœur, un mal aise inexprimable dans l'estomac et dans le gosier. Si on lui offre à boire, il tressaille et déclare que cela lui est impossible; si on insiste, et qu'il prenne le verre, il ne le tient qu'en tremblant et ne le porte à sa bouche que par des mouvemens à demi-convulsifs, qui augmentent à l'instant où la boisson touche ses lèvres, particulièrement si elle est transparente, ou contenue dans un vase transparent. Toutes ses sensations deviennent

d'un enfant qui en mourut, l'embrasser au fort de la maladie, et lorsqu'il avoit la bouche remplie d'écume, le couvrir de baisers, porter leurs lèvres au même vase que lui, pour l'engager à boire, s'exposer en un mot de toutes les manières au danger, s'il y en avoit eu, et cela impunément. Cependant ce n'est-là, j'en conviens, qu'une preuve négative, et sans abandonner les malades à leur mauvais sort, il est toujours plus prudent de ne négliger aucune des précautions compatibles avec l'humanité, que pourroit suggérer l'opinion contraire.

plus vives. Le bruit, les odeurs, les mouvemens de l'air qui l'entoure, lui sont insupportables. Bientôt le pouls devient fréquent. Le malade commence à avoir constamment un besoin de cracher et de rendre, sa bouche se remplit d'écume. Les angoisses augmentent par accès. Il survient des convulsions générales, quelquefois du délire, et enfin au troisième jour le malade meurt; sans que sa mort soit, à ce qu'il m'a paru, précédée ni de grandes souffrances ni de circonstances bien extraordinaires dans son délire. Si jamais, comme on l'a dit, les hydrophobes ont le désir de mordre, s'ils aboient comme des chiens, j'ai lieu de croire que ce n'est que par l'effet de leur imagination et parce qu'ils ont entendu dire que cela arrivoit ainsi.

On n'a découvert jusqu'à présent *aucun remède* pour cette maladie. Elle est toujours mortelle; ou si l'on a quelques exemples de guérison dans des cas bien prononcés, ils sont si rares qu'on doit les compter pour rien. On peut et l'on doit tenter les antispasmodiques, l'opium, le mercure et la teinture de cantharides (N.º 111), dont on assure avoir vu de bons effets. Mais tous ces remèdes sont infiniment précaires, et le seul moyen sûr et légitime de sauver la vie d'une personne mordue par un

animal décidément enragé, c'est de brûler profondément et avec un fer bien rouge chacune des morsures. Sans doute il vaut mieux faire cette opération aussitôt après l'accident. Mais je suis bien convaincu que c'est une erreur de croire qu'on ne soit plus à temps au bout de quelques jours; et puisqu'on peut toujours arrêter le cours de la vaccine ou de la petite vérole inoculée, pourvu qu'on ait recours à la cautérisation des plaies avant la fièvre éruptive, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas par le même moyen prévenir en tout temps celui de la rage, en détruisant le virus avant son développement.

On a proposé trois autres prophylactiques, l'excision de la partie mordue, le lavage à grande eau tombant de haut, et le mercure. Plusieurs praticiens dignes de foi assurent en avoir obtenu de grands succès. Je le crois sur leur parole; mais je pourrais citer des exemples de personnes mordues qui ont employé ces trois moyens et qui n'ont pas été préservées par là de la maladie; tandis que je n'en connois aucun, où la brûlure, quand elle a été bien faite et sur toutes les morsures, n'ait pas complètement réussi (1). Cette considération

(1) L'enfant dont je viens de parler avoit été mordu à la lèvre supérieure par un chien très-suspect. On

décide péremptoirement le conseil que doit donner tout médecin consulté pour une personne mordue par un animal suspect. Il faut absolument faire bien rougir au feu un fer assez large pour couvrir toute la morsure, et l'appliquer dessus comme si l'on cachetoit une lettre, jusqu'à ce que la peau soit détruite et s'exhale en fumée. Si la dent de l'animal a pénétré dans les chairs, il faut dilater la plaie, et porter le fer rouge jusqu'au fond. On panse ensuite cette brûlure, qui est beaucoup moins douloureuse qu'on ne se l'imagine, avec un onguent simple, tel que celui de diapalme ou de Goulard.

II.° FAISCEAU.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions vitales.

Les maladies spasmodiques qui affectent les

l'avoit fait brûler aussitôt après la morsure; mais le chirurgien ne brûla que la plaie extérieure. Il ne pensa pas que l'enfant ne pouvoit pas avoir été mordu dans cet endroit, sans avoir aussi une plaie intérieure qu'on négligea. Au 40.^e jour elle s'enflamma, quoique l'enfant eût subi dans l'intervalle un traitement mercuriel complet; l'hydrophobie se manifesta très-promptement, et le malade mourut au troisième jour. Si l'on avoit eu soin de brûler les deux plaies, on l'auroit probablement sauvé.

organes de nos fonctions vitales sont : 1. les *palpitations* (à l'occasion desquelles je traiterai aussi de la *syncope*, et de tous les accidens que peut produire l'irrégularité de l'action du cœur) 2. *l'asthme*, et 3. la *coqueluche*.

1.^{er} GENRE.

Des Palpitations et autres maladies du cœur.

Les *palpitations* sont, à proprement parler, la sensation pénible que nous fait éprouver, au-dessous du sein gauche, le battement du cœur, lorsqu'il est trop fort, ou au creux de l'estomac, celui de l'aorte ou de l'artère cœliaque, lorsque l'impulsion du sang y est gênée par quelque cause que ce soit. Lorsque sans être plus fortes qu'à l'ordinaire, les contractions du cœur sont inégales, il en résulte une sensation pénible non de battement, mais d'angoisse, et comme d'un commencement de défaillance. Si elle est légère, et que le malade y soit accoutumé depuis long-temps, il ne s'en aperçoit plus. Si elle est subite ou assez considérable pour suspendre pendant quelques minutes l'action du cœur, la défaillance devient complète. C'est ce qu'on appelle *syncope*, maladie qui peut dégénérer en une asphyxie mortelle. Quand elle se borne à un évanouisse-

ment, le malade conserve un reste de chaleur, de respiration et de pouls. Mais il a une sueur froide, le visage pâle, les lèvres blanches; à la fin de l'évanouissement, il se réveille comme d'un profond sommeil, ne se rappelle rien, et reprend peu à peu ses couleurs, sa chaleur et ses sensations ordinaires. Si le mal a été produit par des causes fugitives et extérieures, communément il n'a pas de suite; mais si c'est par des causes permanentes et intérieures, il en résulte une maladie grave qui se manifeste par de fréquentes rechutes et qui devient enfin habituelle.

Entre la syncope et de simples palpitations accidentelles, il y a bien des affections intermédiaires. Quelquefois le pouls est habituellement irrégulier et intermittent, sans que le malade en soit incommodé; cela arrive surtout aux vieillards. D'autres fois, cette irrégularité est accompagnée d'angoisses, de palpitations, d'oppression, au moindre mouvement. Quelquefois elle ne se manifeste que par une extrême fréquence dans les pulsations, qui n'étant plus susceptibles d'être comptées, ressemblent plutôt à un tremblement continu de l'artère; et quand cet état est très-violent, le malade reste étendu dans son lit, sans oser bouger, de peur de mourir. Quand l'irrégularité dure long-temps,

il survient des symptômes d'anasarque et d'hydropisie. Quelquefois enfin, cette irrégularité des contractions du cœur ne donne ni palpitations, ni angoisses, mais affecte la respiration, et produit une maladie particulière, à laquelle on a donné le nom d'*angina pectoris*. Le symptôme caractéristique de cette maladie est une sensation de resserrement ou de constriction dans la région du diaphragme, qui survient tout d'un coup et est accompagnée d'une douleur vive dans le milieu du bras gauche. Le malade l'éprouve surtout en marchant vite, ou en montant. Elle l'arrête subitement dans sa marche. Il est comme suffoqué et obligé de se reposer pour reprendre haleine. Mais cet état passe vite, et dans les intervalles, le malade est fort bien. Peu à peu les accès deviennent plus fréquens et plus graves, et enfin, ils se terminent tout d'un coup par une mort subite. C'est aussi la terminaison de presque toutes les palpitations longues, et qui résistent aux antispasmodiques, sans produire d'hydropisie.

Causes. A. Une affection organique du cœur, ou des gros vaisseaux, de nature à gêner, ou déranger la circulation, telle que

1.° La *dilatation* de ces organes, ou de leurs cavités. Cette dilatation est quelquefois énorme.

2.° L'ossification de quelque partie de l'aorte, ou de sa crosse, ou des valvules sémilunaires, ou du cercle tendineux qui fait la base des valvules tricuspidales (1).

(1) On a aussi beaucoup parlé depuis quelques années de l'ossification des artères coronaires que le Dr. Parry, médecin Anglois, regarde comme étant constamment la cause de l'*angina pectoris*. (Voyez les *Recherches sur les symptômes et les causes de la syncope angineuse*, traduites de l'Anglois par le Dr. Matthey de Genève. Paris 1806). J'ai vu en effet des malades atteints de cette maladie, à l'ouverture desquels on a trouvé les artères coronaires ossifiées. Mais on ne peut guère envisager cette ossification que comme l'effet plutôt que la cause de la maladie; car on voit quelquefois des malades qui ont très-décidément tous les symptômes qui la caractérisent, et qui pourtant se guérissent par les antispasmodiques. Et d'un autre côté l'on voit quelquefois les artères coronaires ossifiées, à la suite de maladies qui n'ont présenté aucun des symptômes de l'*angina pectoris*. En voici un exemple qui m'a été communiqué en dernier lieu par M. le Dr. Aubert. Un homme, âgé de 54 ans fut atteint, il y a 15 mois, d'une pleurésie, qui se termina par une vomique. Il cracha pendant quelque tems et par accès beaucoup de pus. Ces accès diminuèrent peu à peu d'intensité et de fréquence. Il parut guéri pendant six mois; mais alors la toux et les crachats purulens recommencèrent. Il tomba dans le marasme, et mourut au bout de six autres mois. — A l'ouverture, on trouva le poumon droit parfaitement sain; mais du côté gauche, une énorme vomique,

5.^o Des *concrétions polypeuses* dans le cœur ou les gros vaisseaux. Ces concrétions se forment souvent après la mort. Mais si elles font

contenant plus de trois pintes de pus, et qui s'étendoit depuis le haut de la poitrine jusques sur le diaphragme, avoit extrêmement rétréci le poumon. Les deux artères coronaires se trouvèrent cartilagineuses dans toute leur étendue et ossifiées en plusieurs points. Cependant le malade n'avoit jamais eu aucun symptôme d'oppression, ni de palpitations. Il a pu jusqu'à l'avant-veille de sa mort marcher sans avoir aucune difficulté à respirer, et il pouvoit faire de suite plusieurs inspirations profondes, sans en éprouver aucun inconvénient. — Je ne regarde donc point l'ossification des artères coronaires comme une cause nécessaire d'*angina pectoris*. Mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est pour l'ordinaire un effet assez constant de cette maladie, lorsqu'on ne parvient pas à la guérir; et si avant le Dr. Parry, il n'en a pas été fait mention, c'est peut-être parce qu'on ne la soupçonnoit pas. Une ossification de ce genre ne se trouve guères que lorsqu'on la cherche. Les ouvertures se font souvent avec trop de précipitation pour que l'on puisse affirmer qu'une altération non aperçue au premier coup-d'œil n'existe point. — Il y a quelque temps que j'ai vu périr d'une fièvre catarrhale, une dame qui, depuis bien des années, se plaignoit de palpitations au creux de l'estomac, si fortes et si fréquentes, que ses médecins soupçonnoient beaucoup quelqu'ossification dans le cœur, ou dans les grands vaisseaux. A l'ouverture on n'en trouva cependant aucune, ni dans le cœur, ni dans les artères coronaires, ni à la crosse de

corps avec les solides environnans, il y a lieu de les croire anciennes.

4.^o Un *épanchement* séreux, ou purulent *dans le péricarde*, soit par une disposition générale à l'hydropisie, soit par une irritation inflammatoire ou rhumatismale.

5.^o La *compression de l'aorte* par l'engorgement de quelque organe voisin, tel que le foie, l'estomac, le pancreas, ou par une simple accumulation de matières fécales dans le colon.

Toutes ces causes peuvent produire de fréquentes syncopes, ou des palpitations, ou ce qui est plus ordinaire, une grande fréquence habituelle dans le pouls, sans aucune autre irrégularité. Mais aucun de ces symptômes ne peut jamais donner la certitude d'une affection organique. Car ils sont souvent produits par

B. Une *cause irritante*, agissant

1.^o Ou sur un organe éloigné, comme les vers et particulièrement le ténia, la goutte, etc.

2.^o Ou sur le *système nerveux* en général, comme les affections de l'ame, les grandes

l'aorte; mais en examinant cette artère et ses ramifications au-dessous du diaphragme, nous trouvâmes des ossifications bien caractérisées aux embouchures de l'artère cœliaque, et des artères mésentériques. Si on ne les eût pas cherchées, on auroit pu croire qu'il n'en existoit point.

évacuations, et toutes les causes d'hystérie, ou de convulsion.

Traitement. On ne peut considérer les maladies du cœur comme susceptibles de guérison qu'en tant qu'elles ne tiennent pas à une cause organique; et alors elles rentrent dans la classe des maladies convulsives, pour la guérison desquelles, après avoir écarté les causes occasionnelles ou prédisposantes, on a recours aux antispasmodiques. On doit même les employer, lorsque tout annonce la présence d'une affection organique, soit parce qu'on ne peut jamais en avoir la certitude, soit parce que cette affection se combine toujours du plus au moins avec un état de spasme, qui tend à l'aggraver. On doit en même temps chercher par tous les moyens possibles à diminuer l'impétuosité de la circulation; et pour cet effet, outre les antispasmodiques, il faut administrer continuellement au malade de petites doses de nitre fréquemment répétées, lui prescrire un repos absolu, sauf l'exercice à cheval, ou en voiture, et le tenir à un régime antiphlogistique aussi sévère que son tempérament le permettra.

Au moyen de ces précautions long-temps continuées, j'ai vu des maladies de ce genre, qui paroissent décidément incurables, se guérir peu à peu parfaitement. J'en ai vu d'autres

pour le soulagement ou la guérison desquelles les purgatifs irritans combinés avec les amers (N.° 112), ont merveilleusement bien réussi sans qu'il me fût possible de me rendre raison de leur manière d'agir dans ces cas-là. Mais dans l'exercice de la médecine, il ne faut jamais perdre de vue que la nature, le hasard ou l'empyrisme ont quelquefois des ressources inespérées.

2.^d GENRE.*De l'asthme.*

L'asthme est une maladie spasmodique, dont le principal caractère est une grande difficulté de respirer, qui vient tout d'un coup, et par accès plus ou moins longs, dans l'intervalle desquels le malade est parfaitement bien. Ces accès sont pour l'ordinaire précédés la veille d'angoisse dans la région de l'estomac, de quelques symptômes de dyspepsie, de flatulence et même d'un peu d'oppression. Au milieu de la nuit, communément sur les deux heures du matin, le malade se réveille tout d'un coup avec une respiration bruyante, et extrêmement difficile, qui lui fait éprouver un grand besoin d'air, qui est accompagnée d'une toux sèche, et souvent d'un pouls petit, fréquent et irrégulier. Au bout de quelque temps,

il commence à pouvoir cracher un peu; mais d'abord ce n'est qu'une sérosité âcre, qui peu à peu s'épaissit, jusqu'à ce qu'enfin l'expectoration devenant de plus en plus facile, et les crachats plus pituiteux, l'accès se termine. Quelquefois sa durée totale n'est que de quelques heures; mais dans ce cas, il revient plus fréquemment, surtout en hiver. Pour l'ordinaire et surtout en été, l'accès dure trois ou quatre jours, et alors les intervalles sont plus longs.

Les *causes* qui paroissent communément renouveler les accès, sont les passions, les odeurs, l'approche des orages, un changement subit dans la température de l'air, ou dans la direction du vent. Cette maladie est très-difficile à guérir. Elle dure quelquefois toute la vie; et alors les accès deviennent de plus en plus fréquens; les intervalles moins nets et moins lucides; l'expectoration dure d'un accès à l'autre avec plus ou moins d'oppression; celle-ci devient enfin continuelle, et la maladie se termine ou par un catarrhe mortel, ou par la phthisie, ou par l'hydropisie de poitrine. Je l'ai cependant guérie quelquefois; et les *remèdes* qui m'ont le mieux réussi, sont: 1. pendant l'accès, l'alkali volatil, l'assa foetida, les préparations de squille, la gomme ammoniacque, les

fleurs de benjoin (N.^o 113), le tartre émétique, l'ipécacuanha et les vésicatoires. J'ai vu aussi la mastication du tabac avoir de très-bons effets.

2. Dans les intervalles, le camphre en doses graduellement augmentées, le cresson des prés (N.^o 114), le marrube, la camphrée, les fleurs de benjoin, le kermès minéral, les pilules de Bacher, le changement d'air, et le miel en grandes doses.

On ne voit pas bien fréquemment dans ce pays l'asthme spasmodique, tel que je viens de le décrire, mais on voit souvent des malades avoir une *disposition asthmatique* qui se combine habituellement avec quelque maladie chronique de la poitrine, telle que le catarrhe, ou la phthisie. Les remèdes que je viens d'indiquer peuvent dans ces cas là être occasionnellement combinés avec ceux qu'exige la maladie principale. Depuis quelques années j'ai employé avec quelque succès dans des cas de cette espèce l'eau oxigénée.

5.^o GENRE.

De la coqueluche.

La *coqueluche* (*Pertussis*) est une maladie épidémique et contagieuse qui attaque surtout les enfans, et qui se manifeste d'abord comme un catarrhe, dans lequel au bout de quelques jours la fièvre cesse, et la toux

ne revient plus que par accès, mais précipitée, convulsive, et avec tant de violence, qu'il semble que le malade est sur le point d'étouffer. Quand il retire sa respiration, l'air qui se précipite dans ses poumons fait un bruit aigu, son visage devient rouge et livide, et ses yeux se gonflent, tous les muscles de la face, du col, du gosier et de la poitrine se contractent, les vaisseaux du nez, de la gorge, des yeux même, se rompent souvent, et il rend du sang par le nez, par la bouche, par toutes les ouvertures de la tête. Dans le sentiment d'angoisse qui le presse, il s'accroche à tout ce qui se trouve à sa portée, pour augmenter la force des secousses par lesquelles il tâche d'expectorer un amas de glaires, qu'il rend enfin, moitié par le vomissement, et moitié par la toux. Alors l'accès finit tout d'un coup, et le malade reprend à l'instant même sa gaieté et son visage naturel. Peu à peu les accès s'éloignent, et deviennent moins fréquens. Sur la fin de la maladie, l'enfant n'en a plus que lorsqu'il fait quelque mouvement brusque, lorsqu'il court, qu'il pleure ou qu'il rit; enfin ils cessent entièrement.

La durée ordinaire de la maladie est de quatre mois. Souvent elle se prolonge fort au-delà; souvent encore elle dégénère en phthi-

sie, ou en fièvre lente; mais pour l'ordinaire, on parvient à l'abréger beaucoup par le régime et les remèdes.

Le *traitement* qui m'a le mieux réussi consiste à donner au malade un léger vomitif d'ipécacuanha, de deux jours l'un, trois fois de suite; après quoi j'emploie l'extrait de ciguë en doses graduellement augmentées, délayé dans de l'eau de roses, et combiné sur la fin de la maladie avec le kina. Je recommande un régime sec; et autant d'exercice que le malade peut en supporter sans fatigue, particulièrement par gestation. — J'ai vu de bons effets d'un remède vanté autrefois par Willis, qui est de conduire tous les jours le malade pendant une heure ou deux dans un moulin en mouvement. — Enfin dans des cas opiniâtres, le changement d'air réussit fréquemment, tant de la campagne à la ville, que de la ville à la campagne (1).

(1) M. Autenrieth a conseillé en dernier lieu un autre remède que je crois devoir consigner ici, parce que quoique je n'en aie pas encore beaucoup d'expérience, je l'ai pourtant vu réussir dans un ou deux cas, et qu'il peut avoir son application dans ceux où l'on ne peut en administrer d'autres, comme cela arrive souvent avec les petits enfans. C'est une pommade composée de cinq parties de tarte sibié, et seize de graisse.

Au reste, il faut remarquer que quoique les remèdes guérissent ou soulagent quelquefois sur-le-champ, pour l'ordinaire cependant ils ne font qu'accélérer le cours de la maladie, qui paroît même aller en augmentant sous leur influence. Mais sa durée totale est par là fort abrégée, et réduite pour le moins de quatre mois à six semaines.

III.^o FAISCEAU.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions naturelles.

Les principales maladies spasmodiques qui affectent les organes de nos fonctions naturelles, sont la *colique*, la *diarrhée* et le *cholera morbus*. Ces trois maladies ont entr'elles le plus grand rapport.

On en prend trois fois par jour la grosseur d'une noisette pour en frotter l'estomac du malade, jusqu'à ce qu'elle soit bien imbibée. Après quelques frictions, il se manifeste de petits boutons vésiculaires, semblables à ceux de la petite vérole volante. Ces boutons suppurent et se convertissent en croûtes; ce qui n'empêche pas de continuer les frictions, jusqu'à ce que par la chute des croûtes, il se forme de petits ulcères, qui se guérissent spontanément, ou à l'aide de lavages faits avec une forte décoction de ciguë. Voyez la *Bibl. médicale*, Tom. XXIV, p. 276.

1.^{er} GENRE.*De la colique.*

La *colique* est un spasme des intestins, qui se manifeste par des douleurs dans le ventre accompagnées de vomissemens ou de nausées, et pour l'ordinaire de constipation. La principale circonstance à considérer pour le traitement, est la cause occasionnelle; et cette considération donne lieu à un grand nombre d'espèces différentes, parmi lesquelles les plus fréquentes sont, 1. la *colique venteuse*, 2. la *colique stercorale*, 3. la *colique vermineuse*, 4. la *colique vénéneuse*, 5. la *colique catarrhale*, 6. le *miserere*. Les autres peuvent se rapporter à la diarrhée.

1.^o La *colique venteuse* a pour cause l'incarcération de l'air entre deux parties contractées des intestins, d'où il résulte un gonflement douloureux, qui pour l'ordinaire attaque successivement plusieurs parties du canal alimentaire et ne cesse que lorsque l'air s'absorbe et perd son élasticité, ou qu'il s'échappe avec bruit par le haut ou par le bas. Ce gonflement est quelquefois court et passager, mais quelquefois aussi, long et opiniâtre, au point de dégénérer en une *tympanite*; l'intestin qui a pâti devient communément plus foible et

plus incapable de contenir l'air qui le traverse, ce qui donne lieu à de fréquentes rechutes.

Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont, les boissons chaudes et carminatives, telles qu'une infusion de melisse, de camomilles, de menthe, d'anis vert ou étoilé, l'application soutenue de linges, de flanelles, ou, ce qui vaut encore mieux, de tuiles bien chaudes sur le ventre, les noix de Galles données à la manière du Dr. Durand de Dijon (N.^o 115), et l'alun recommandé par le Dr. Percival de Manchester (N.^o 117). J'ai aussi vu de bons effets des lavemens secs, par lesquels on pompe l'air des intestins au lieu de l'y injecter, et de la poussière de charbon, donnée à l'intérieur par cuillerées à café. — Les meilleurs prophylactiques sont le régime et un long usage d'une infusion de noix de Galles (N.^o 116). Les bains froids, les amers, les toniques et surtout de petites doses de rhubarbe sont aussi très-convenables.

2.^o La *colique stercorale* est un gonflement douloureux de la totalité des intestins, en conséquence de l'accumulation des matières fécales, accumulation qui fait aussi quelquefois dégénérer en tympanite cette espèce de colique comme la précédente. Les lavemens sont pour l'ordinaire insuffisans. Le seul moyen de

guérison à employer est l'évacuation des matières par des purgatifs, tels que l'extrait cathartique (N.º 118) ou l'huile de ricin. Si les matières sont accumulées dans le rectum, on peut quelquefois les extraire mécaniquement, en curant l'intestin par le moyen d'une cuiller. La précaution la plus essentielle pour prévenir les rechutes, est de tenir constamment le ventre libre par des laxatifs, tels que les aloëtiques, ou de petites doses d'huile de ricin, de magnésie, de crème de tartre, etc. J'ai vu des cas où tous ces remèdes se trouvant inutiles, des moyens très-simples, et en apparence très-insignifiants, tels qu'un peu de sucre de lait, une ou deux tasses de café à la crème, ou seulement l'habitude de se présenter tous les jours à la garderobe à la même heure, ont parfaitement bien réussi.

3. *Colique vermineuse*. Rien n'est plus rare à Genève que ces fièvres vermineuses aiguës ou chroniques, qui paroissent avoir pour principale cause un grand amas de vers dans les intestins, fièvres très-communes en d'autres pays, et qui se manifestent même quelquefois avec un caractère épidémique, dans les campagnes de notre Département, mais ne pénètrent jamais dans la ville; nous voyons fréquemment à la vérité des vers dans les maladies aiguës, telles

que les fièvres, et particulièrement dans l'hydrocéphale; mais alors ils sont isolés, ne paroissent avoir aucune part à la production de la maladie, dont ils sont plutôt l'effet que la cause, et leur expulsion ne soulage que peu ou point le malade. Hors de là les vers ne produisent guères que des douleurs de colique, accompagnées d'accidens nerveux plus ou moins graves, mais jamais mortels.

Nous en connoissons trois espèces, *a.* le *Tænia*, *b.* les *Lombrics* et *c.* les *Ascarides*.

a. Le *Tænia* est un ver plat comme un ruban, long de plusieurs aunes, composé d'anneaux parfaitement semblables, qui tous ont un suçoir, et qui en se rapetissant peu à peu, se terminent d'un côté par un fil délié, à l'extrémité duquel se trouve un petit bourrelet, qu'on appelle la tête de l'animal. On en connoît un grand nombre d'espèces. La plus ordinaire à Genève et en Suisse, quoique fort rare ailleurs, est le *Tænia lata* de Linnæus, dont les anneaux sont plus larges que longs, et qui porte ses stigmates ou suçoirs, au centre de chaque anneau, et non pas sur les bords. Il est si fréquent chez nous qu'au moins le quart des habitans l'a, l'a eu ou l'aura. Les symptômes qu'il produit sont des gonflemens dans différentes parties du ventre, des selles irrégulières,

des nausées, des vertiges, des palpitations, des cris et des soubresauts pendant la nuit, de la cardialgie, des défaillances, etc.; mais soit qu'aucun de ces symptômes n'annonce bien sûrement son existence, soit que ce ver ait la faculté de résister à tous nos remèdes, lorsqu'il n'est pas malade, on ne réussit à l'expulser que lorsque, par une maladie qui lui est propre et qui paroît augmenter beaucoup son irritabilité, il se déchire, et qu'il en passe des fragmens plus ou moins longs dans les selles. Si l'on saisit ce moment pour administrer le remède, et que le malade puisse le supporter, ce remède, tel que je l'ai modifié en 1776, ne manque jamais, et fait presque toujours rendre le ver en peloton sans aucun inconvénient. Il suffit d'administrer au malade trois gros de racine de fougère mâle en poudre, délayée dans cinq à six onces d'eau, ou incorporée en bols avec quelque syrop, et par dessus, deux onces d'huile douce de ricin, donnée par cuillerées à soupe de demi-heure en demi-heure, dans du bouillon.

Ce remède ne réussit qu'imparfaitement pour l'expulsion du ver *cucurbitain*, qui heureusement est chez nous aussi rare qu'ailleurs, et qui diffère des autres espèces de *tænia*, en ce que ses anneaux plus longs que larges se deta-

chent très-facilement les uns des autres, sous la forme de pepins de courge, et ont leur sucoir sur les bords. Je n'ai jamais eu le bonheur de l'expulser en entier, non plus qu'une autre espèce de *tænia* fort étroit, et à stigmates latéraux (*tænia vulgaris*), qu'on voit quelquefois, et qui paroît différer du cucurbitain, en ce que ses anneaux se détachent plus difficilement les uns des autres, et n'ont pas, comme ceux du cucurbitain, une vie indépendante de la grande chaîne qui constitue l'animal entier. L'huile de ricin m'a cependant paru plus efficace que les autres purgatifs pour faire disparaître ces vers sans les expulser (peut-être en les tuant); et j'ai aussi obtenu cet effet d'un électuaire composé de miel et de poussière d'étain, à la manière du Dr. Alston (N.° 119).

b. Les *Lombrics* sont des vers longs et ronds, pointus par les deux bouts, semblables en apparence aux vers de terre, dont ils diffèrent cependant par leur structure. Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes. Ces vers s'engendrent très-facilement, puisqu'on en voit souvent d'isolés dans des maladies accidentelles. Les symptômes qu'ils produisent sont la pâleur du visage, la démangeaison au nez, le gonflement de la lèvre supérieure, une grande irrégularité dans l'appétit et dans les selles, des

grincemens de dents pendant la nuit , un sommeil agité et interrompu par des soubresauts , et quelquefois des accès de fièvre irréguliers. Les meilleurs remèdes pour les expulser sont la *mousse de mer* , en syrop ou en infusion (N.^{os} 120 et 121), et le *semen contra* (*artemisia santonicum* appelée dans ce pays *grenette*), en poudre, ou en infusion (N.^o 122), suivis de quelque purgatif ou administrés en même temps.

c. Les *Ascarides* sont de très-petits vers blancs, pointus par les deux bouts, et de la longueur d'une petite épingle. Ils se logent aux environs du fondement, et y occasionnent de grandes démangeaisons. Souvent aussi ils donnent de vives douleurs de colique. Ils se reproduisent avec une grande facilité, particulièrement si l'on mange du fromage, et l'on a beaucoup de peine à les détruire. Ce qui m'a réussi le mieux, c'est de fréquentes doses d'huile de ricin.

4. *Colique vénéneuse*. Les poisons végétaux donnent souvent des douleurs de colique, mais avec diarrhée. C'est pourquoi je les range dans le genre suivant. Les poisons minéraux, tels que l'arsenic, le sublimé, etc. en produisent souvent aussi de très-vives, mais avec inflammation. Il en a été question dans l'article

des *Enteritis*. Le poison que j'ai principalement en vue dans cette espèce, c'est le plomb qui, soit qu'on le prenne à l'intérieur dans du vin frelaté, soit qu'on le manie trop fréquemment, et trop imprudemment, dispose presque toujours à de grandes douleurs dans le ventre, qui reviennent par accès et sont accompagnées d'une constipation opiniâtre. C'est ce qu'on appelle la *colique des peintres*. Elle a ceci de particulier, c'est qu'elle produit à la longue une foiblesse paralytique des extrémités, et surtout aux poignets. Cette maladie est heureusement assez rare à Genève. Je l'ai cependant vue quelquefois, particulièrement chez les polisseurs d'acier qui se servent d'un laminoir de plomb, sur lequel ils appuyent fortement avec le doigt la pièce d'acier qu'ils veulent polir, pendant que la roue tourne. Il m'a paru que le danger de ce métier ne vient pas précisément de ce contact, mais de ce que l'artiste porte fréquemment son doigt à la bouche pour l'humecter et le rafraîchir. Car les accidens ont cessé lorsque par mon conseil il a eu la précaution d'avoir à côté de soi, dans ce but, un verre d'eau ou une éponge mouillée. Quoiqu'il en soit, la colique des peintres se traitoit autrefois à Paris par le tartre stibié, et par des purgatifs irritans. Je n'ai jamais employé cette méthode, qui a été fort

blâmée par le Dr. Tronchin ; mais je n'ai pas assez d'expérience de la maladie pour rien prononcer sur le meilleur traitement à suivre. Celui que j'ai adopté , et qui m'a fort bien réussi dans le petit nombre de malades que j'ai vus , consiste à les purger fréquemment avec de l'huile de ricin , et à leur faire prendre dans les intervalles de la valériane et des bains froids.

5. La *colique catarrhale*, qui est de beaucoup la plus fréquente , est comme les affections qui portent ce nom , produite par une transpiration arrêtée en conséquence du froid ou de l'humidité. Elle se guérit comme ces affections par les boissons chaudes , adoucissantes et légèrement diaphorétiques , telles qu'une infusion de sureau avec de la confecti-
 tion , de l'eau de riz , des émulsions , des mucilagineux , en y ajoutant l'application des linges ou des flanelles chaudes , les fomentations et les lavemens adoucissans. Les anodins sont souvent très-convenables. — Les prophylactiques sont aussi , comme dans le catarrhe , de bons habillemens , et une attention soutenue à se garantir du froid et de l'humidité , surtout aux pieds. Il faut aussi éviter soigneusement la constipation.

6. Le *miserere* est une maladie formidable qui se manifeste par les plus violentes douleurs

de colique, accompagnées d'un extrême accablement, avec beaucoup d'angoisse, et des vomissemens continuels, mais sans fièvre. C'est ce qui les a fait distinguer des coliques inflammatoires, quoiqu'elles soient encore plus promptement mortelles, puisque pour l'ordinaire le malade périt en moins de vingt-quatre heures. A l'ouverture, on trouve communément une partie des intestins sphacélée d'une gangrène noire et livide, comme dans les maladies inflammatoires, ou grise et sans aucune apparence de phlogose. On trouve souvent encore l'estomac et les intestins troués, et les boissons, les alimens, quelquefois même des vers et des matières fécales épanchées dans le bas-ventre, ce qui accélère la mort. Cette maladie est souvent produite par les mêmes causes que les espèces précédentes. Souvent elle paroît tenir à un principe de goutte ou de rhumatisme. Souvent encore elle n'a aucune cause assignable, et je l'ai vue survenir sans qu'il fût possible de concevoir pourquoi, et avec des caractères également fâcheux, tantôt au sein de la plus brillante santé, tantôt au milieu de fièvres bilieuses dans lesquelles le malade avoit été pendant plusieurs jours à la diète, et n'avoit commis aucune imprudence.

Quant au traitement, le danger est si grand

et si pressant, qu'on ne sauroit trop accumuler ici tous les moyens de guérison, les bains, les fomentations, les émulsions, les laxatifs doux et sûrs, tels que l'huile de ricin, les anti-émétiques, tels que les saturations salines, les lavemens, les vésicatoires, et surtout le kina. On ne trouve communément aucun moment de la maladie où la saignée soit admissible, parce que les symptômes de gangrène rendent dès le commencement l'accablement extrême. S'il y a lieu à quelque évacuation de ce genre, ce ne peut être que par les sangsues.

2.^d GENRE.*De la Diarrhée.*

La *diarrhée* est souvent une modification de la colique, produite par les mêmes causes, et accompagnée des mêmes douleurs. Souvent aussi elle subsiste comme symptôme ou suite d'une autre maladie, telle que les fièvres continues, les maladies éruptives, les hémorrhoides, la dysenterie, la dyspepsie, la phthisie, etc. souvent encore elle tient à une affection organique des intestins, ou des organes voisins, ou à l'abondance de la bile ou des mucosités qui tapissent le canal alimentaire, et que l'irritation résout en une sérosité âcre. En un mot, la diarrhée n'est presque jamais une

maladie idiopathique, mais comme symptôme elle exige souvent un traitement particulier, et mérite plus d'attention que le fond du mal.

Il importe de l'envisager relativement à ses causes prochaines, et sous ce point de vue j'en distingue trois espèces, selon qu'elle dépend, *a.* du resserrement des intestins; *b.* de leur irritation, ou *c.* de leur atonie.

a. Dans la première on peut ranger toutes les diarrhées qui dépendent d'un rétrécissement dans le canal des intestins, produit par quelque spasme antérieur, ainsi que celles qui tiennent à leur compression par quelque tumeur voisine. Ici les matières sont souvent aplaties comme un ruban. — Les remèdes sont inutiles dans ces maladies; mais elles se guérissent quelquefois à la longue par une grande attention à éviter toutes les causes d'irritation ou de relâchement, et par un régime sec, propre à faire des matières dures qui dilatent peu à peu l'intestin.

b. Dans la seconde espèce, on peut ranger,
1. toutes celles qui tiennent à des poisons, tels que des purgatifs violens, de mauvais champignons, etc. Celles-ci n'exigent qu'une boisson abondante, pour délayer le poison et diminuer par là son activité, ou si l'on est à temps d'en débarrasser l'estomac, un émétique doux;
2. celles qui viennent de la surcharge des in-

testins par une indigestion, ou par l'accumulation des matières fécales. Une boisson chaude, abondante, et légèrement aromatisée, telle qu'une infusion de mélisse ou de camomilles, est ici le principal remède; et si après la cessation de la diarrhée, il reste des symptômes de saburre, la rhubarbe complétera l'évacuation; 5. celles qui tiennent aux vers, et qui se traitent comme les coliques vermineuses; 4. celles qui tiennent au froid ou à l'humidité. Ce sont les plus fréquentes. Je les traite avec succès par l'ipécacuanha, la corne de cerf (N^{os}. 123 et 124), les émulsions et les anodins en petites doses; 5. celles qui tiennent à une surabondance habituelle et chronique de bile, qui se corrige par les sucres d'herbes, la limonade et les fruits rouges; 6. à un engorgement hémorroïdal, qui demande aussi des sucres d'herbes, et l'application réitérée des sangsues; ou 7. enfin, à une irritation éloignée, telle que la dentition. Les adoucissans, les mucilagineux, les bains tièdes et les absorbans, sont ici les meilleurs remèdes.

c. Dans la troisième espèce, je range; 1. les *diarrhées colliquatives*, qui terminent presque toujours les fièvres lentes; 2. celles qui surviennent par épuisement dans la convalescence d'une maladie longue; 3. celles qui suc-

cèdent à une diarrhée d'irritation, long-temps prolongée, lorsque les douleurs ont cessé. Les anodins, les styptiques et les toniques, tels que l'opium et la rhubarbe en petites doses, le cachou, le diascordium, la décoction de glands grillés, la noix de Galles, la teinture de corail (N.° 125), etc. joints à un régime sec et nourrissant, à un exercice proportionné aux forces du malade, et à des boissons légèrement astringentes, sont dans ces dernières espèces de diarrhée les remèdes les plus convenables.

5.° GENRE.

Du Cholera morbus.

Le *Cholera morbus* ou *trousse-galant*, est une maladie d'été qui ne se manifeste guères que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et qui survient tout d'un coup par des vomissemens, des douleurs de colique, et une diarrhée tellement précipitée que le malade se laisse souvent aller sous lui, d'autant plus que la maladie est accompagnée d'une extrême prostration de forces et de violentes crampes dans les gras de jambes. L'accablement est tel que le malade pâlit, son poulx devient petit, irrégulier et presque nul. Il paroît mourant. Cependant, la maladie n'est mortelle pour

l'ordinaire que lorsque quelque accident la prolonge et la fait dégénérer en fièvre maligne. Communément au bout de quelques heures la violence des symptômes diminue et le malade se guérit dans l'espace de quelques jours.

Le traitement qui m'a le mieux réussi consiste à donner d'abord un julep composé d'une saturation éthérée et succinée, dans laquelle on délaie de la confection d'hiacinthe (N.º 126.). On administre en même temps au malade une grande abondance d'eau de poulet : on le nourrit de panades; et sur la fin de la maladie, lorsque les symptômes sont bien dissipés, on le purge deux ou trois fois avec quelque préparation de rhubarbe. Si la maladie se prolonge, et prend le caractère d'une fièvre maligne, on la traite comme telle par les toniques, mais sans perdre de vue que sa cause principale est une surcharge de bile fort âcre, qui exige toujours des boissons abondantes et douces, et des purgatifs astringens, tels que la rhubarbe.

Les champignons et autres poisons végétaux produisent quelquefois des symptômes analogues à ceux du choléra et qui se traitent de même.